

---

# **Les Courriers de l'Espoir 2000 : de Toulon à Bastia, sur les traces de Saint-Ex**

---

**La Belle Histoire, à la manière d'Antoine JUMELLE**

27 mai 2000, pendant une soirée surprise organisée par nos épouses pour l'anniversaire d'Arnaud et le mien, je présente Rémy à un autre ami en ces termes : " je te présente le fou furieux qui va aller en Corse à la rame. ". Rémy semble en prendre légèrement ombrage, mais sa gentillesse et son amitié reprennent très vite le dessus. Et il a raison le bougre. Il n'est pas " fou furieux ". Ou bien je le suis aussi.

---

L'histoire de cette aventure, en ce qui me concerne, commence deux mois auparavant, lorsqu'au courant des projets de Rémy pour l'été je lui propose de rencontrer le patron d'une entreprise susceptible de l'aider. Le 13 mars ce patron, qui n'est autre que mon ami d'enfance Marc Pochon, Rémy et moi déjeunons ensemble pour la première fois. Le courant passe tout de suite et, c'est entendu, Défim sera sponsor. Tout aurait pu s'arrêter là pour moi. C'était sans compter sur mes amis.

Retour au 27 mai, au cours d'un rare moment de disponibilité pendant cette soirée, Rémy me propose de participer à la traversée, oui oui vous avez bien compris, de ramer avec les autres, à savoir à cette date, avec Philippe et lui. Voilà peut-être pourquoi l'avoir amicalement traité de " fou furieux " lui a déplu. J'ose croire que c'est seulement par souhait de me convaincre qu'il redoutait mon jugement péremptoire sur son projet. Seulement voilà, je le trouve à ce moment admirable de volonté et de courage pour organiser son aventure, mais je ne suis pas loin de le penser à nouveau " fou furieux " de proposer de m'y entraîner. La mer je ne connais pas. La mer me fait peur si elle n'est pas vue du bord d'une plage ou du pont d'un ferry. Que le temps se grise, que le vent se lève, que disparaisse à nos yeux la limite entre la mer et le ciel et me voilà inquiet pour ne pas dire plus. Et puis soyons clair je n'ai pas la condition physique. Le sport, pour moi, est quasiment devenu un concept, et l'endurance un lointain souvenir, certes bon, mais un souvenir tout de même. 70 heures non-stop dans un frêle esquif me paraît bien ambitieux. Seulement voilà. C'est la Corse. C'est une bonne action. C'est un défi personnel à relever. Ce sont de bons amis. De ces amis rares avec qui le courant passe vite, la confiance s'installe et ne reste plus que le grand plaisir d'être ensemble. Mes nuits deviennent blanches.

Et voilà que de son côté, Marc propose de venir sur le bateau accompagnateur pour assurer les quarts de nuit et relayer ainsi le skipper. Puis, de fil en aiguille, connaissant la proposition de Rémy et inquiet de l'ennui (on a vérifié par la suite il n'en est rien au contraire) de conduire un bateau de longues heures à 3 nœuds, il me lance à sa manière un autre défi, peut être s'en lançant un lui même : " si tu rames, je rame ! ". Mes nuits blanchissent encore !

Que d'hésitations ! Je me souviens de toutes ces scènes imaginées les yeux ouverts dans mon lit. Ces départs, ces tempêtes, ces souffrances, ces joies, ces naufrages, cette aventure. De toutes ces scènes imaginées ne ressemblera que celle du départ vers l'horizon le 26 juillet à 14h01, les autres seront encore plus belles, encore plus fortes.

Le 6 juin je propose à Rémy de déjeuner avec lui pour parler de l'organisation et de la sécurité. Il m'en parle. Il m'en parle avec enthousiasme, parfois même avec une pointe de ferveur. Il répond patiemment à toutes mes interrogations, me rassure sans s'imposer. Il parle plus encore que moi dans un kayak, (promis Rémy ce n'était pas une vengeance), et son projet me séduit chaque minute un peu plus. Je ne lui réponds pas tout de suite. J'ai bien du faire quarante fois le trajet Corse-continent en ferry et en fait la seule chose que je sais de la mer c'est combien elle est grande. Je donnerai ma réponse à la Pentecôte, lundi prochain. Je rappelle Marc, et comme écrit sur le site web, chacun avec ses motivations personnelles, nous décidons de nous engager, de tenter cette belle aventure. Les Courriers de L'Espoir 2000 ont deux rameurs de plus. Mes nuits sont de nouveau noires, pleines d'étoiles et de rêves.

---

J'ai 43 jours pour être à la hauteur ! Je rame un peu, c'est un comble, pour obtenir des articles de journaux ; Ce sera ma seule contribution à l'effort d'organisation de cette entreprise. Je prends conscience de l'ampleur d'une telle tâche. Je m'astreins, avec un certain plaisir d'ailleurs, à une heure au moins de gymnastique intensive et quotidienne. Sur les conseils du Président (je suis membre de Sports-Solidarité désormais) je cours, je pompe, je rame et j'abdomine tous les jours. Je rame sur un rameur d'appartement que le constructeur à baptisé " kayak ", c'est sûrement un signe ! Qu'il est doux d'avoir un projet.

26 juillet 2000. Le grand jour est arrivé. De Paris, Voisins, Lyon et Bordeaux, en train, en avion, en voiture, toute l'équipe se rejoint ce matin au port de plaisance de Toulon pour prendre ses quartiers à bord du " Vénus ". Il est temps de présenter notre équipe. La mer étant désormais notre univers, honneur au Capitaine.

- Vincent, passionné de la mer, il nous accueille à bord de son bateau avec gentillesse et simplicité. Il nous fait visiter, nous explique patiemment ce que nous devons savoir. Tout au long de notre aventure il sera serein, sérieux et agréable compagnon. En fait je crois pouvoir dire qu'il nous a tous séduit. Si tous les gens de mer sont comme lui, je comprends l'aura de leur réputation.
- Philippe, fidèle à mon souvenir. Gai, impatient d'en découdre. Il a consacré beaucoup de temps et d'énergie à préparer le raid. Capable de pousser ses camarades et aussi disponible à les aider à la moindre occasion. Un vrai moteur !
- Marc, le payeur flotteur aux os légers. Il est de ces entrepreneurs sereins et modestes. Il est là, il est prêt mon ami de toujours. La Corse est notre seconde patrie, la mer son élément premier. Il a l'air d'arriver comme pour un rendez-vous habituel. Nous saurons plus tard qu'il n'a pas si bien dormi que ça la veille. C'est grand la mer !!!
- Denis dit " Sticky Rice ", notre Maître queue. Il aurait aimé ramer, mais jamais il ne montrera sa déception. Nous lui devons tous beaucoup en terme de logistique, plus encore comme compagnon d'aventure.
- Pierre-Gilles notre cousin canadien. Discret et disponible, il semble un peu surpris par l'ampleur de la tâche. Il ne baissera jamais les bras. Bravo Pierre-Gilles, belle leçon de persévérance.
- Antoine. Je laisse aux équipiers le soin de me présenter.  
(Note du Webmaster) : "sa modestie dut-elle en souffrir, Antoine est vraisemblablement celui qui a le plus donné dans cette aventure. Il a toujours montré une sérénité qu'il n'avait sans doute pas, un enthousiasme (qui lui était bien réel) et une disponibilité dans les tâches d'organisation qui va au delà de ce qu'il avoue. N'ayant jamais mis les pieds auparavant dans un kayak de mer son courage avant la traversée et son abnégation pendant firent notre admiration".

et enfin

- Rémy, notre Président, pas si insupportable que ça un jour de départ ! Et pourtant rien ne va comme prévu. Il est tendu et cependant courtois. Aller encore quelques heures et tout démarre. Chaque instant transpire son bonheur de réaliser son projet. Il aura eu, parmi ses grandes qualités, celle oh combien difficile de savoir constituer cette équipe.

Bien sûr l'équipe ne saurait être complète sans les bateaux :

- Le " Venus ", magnifique quillard de 13m gréé en ketch. Vu du kayak notre maman sur l'eau.  
De l'avant à l'arrière : Une cale à voiles (et à tout un tas d'autres trucs, dixit Vincent), une douche-WC-lavabo en moins de 0,4m<sup>2</sup> (attention la douche est cassée mais pas le lavabo, le robinet du lavabo est cassé mais pas celui de la douche, le WC se remplit d'eau de mer et déborde si on laisse la manette sur 0, pour le reste (sic) pas de problème), deux cabines parallèles de deux bannettes (une preuve que la bannette chaude n'existe pas seulement dans les boulangeries : faites faire un relais de 8 marins sur 4 bannettes toutes les 6 heures!) un carré spacieux (enfin spacieux au début, c'est à dire avant nos 8 sacs, la nourriture pour 8, le matériel de secours, etc...oublions le carré), une table à cartes-radios-radars, une cuisin("ette", seule cuisine de couloir que je connaisse), le compartiment moteur, une grande couchette à l'arrière (La cabine du Capitaine). Sur le pont : Deux mats, une barre à roue dans le carré extérieur, un pilote automatique couplé au GPS, un garde fou tout autour, une vue magnifique. (pas de coussins !)

- " Les Courriers de l'Espoir ", notre kayak un Bélouga II biplace de chez Plasmor. Mon Dieu que c'est petit un kayak !  
De l'avant à l'arrière : Un compartiment étanche, un filet en tendeurs (pour les gourdes, les bananes séchées, ...), un hiloire, une jupette, une pagaie, deux cale-pieds, un tableau de bord (oui oui comme dans les avions ! avec Compas, radio, ...), de nouveau un hiloire, une jupette, une pagaie, deux pédales pour le gouvernail, un compartiment étanche avec le courrier, un très beau mat (de temps en temps !) avec réflecteur radar et feux, un gouvernail. (C'est tout !)

Et puis, elles ne sont pas sur le bateau et pourtant elles méritent tellement que nous leur rendions hommage :

- Nos femmes, mères et belles-mères qui vont regarder partir leurs hommes depuis Paris, Nice ou la plage du Mourillon. Nos femmes qui nous ont encouragées et surtout supportées. Nos femmes qui vont devoir attendre trois jours sans nouvelle ou si peu. Elles qui vont aussi tout préparer à l'arrivée. Chacun d'entre nous s'est vu doté d'un gris-gris porte bonheur. Certains une médaille de Lourdes plus lourde(!) qu'un pavé, certains une garcette de lunettes flottante psychédélique, moi une casquette saharienne de protection intégrale, et même l'un d'entre nous un ongle de doigt de pied peint en violet waterproof.

---

Il est 14h01, ça y est enfin, comme une délivrance Rémy et moi venons de lâcher le bout qui nous reliait encore au Vénus. Nous donnons ensemble le premier coup de pagaie, le kayak s'avance un peu sur l'eau, encore trois, quatre nages et " Les Courriers de l'Espoir " ont atteint leur vitesse de croisière, 2,7 Nœuds, cap sur la Corse.

Voilà, je viens de m'asseoir pour la première fois de ma vie dans un kayak. Je viens de donner un douzaine de coups de pagaie les yeux rivés sur l'horizon. Je mesure dans mes bras et mes mains le poids du bateau, la longueur d'une nage. Je viens de prendre pleinement conscience du trajet qui m'attend ; conscience de ne dépendre pour cette traversée que de notre force physique et de notre volonté. La relève me remplacera dans deux heures puisque c'est notre première vacation. Nous avons choisi un rythme de quatre heures par rameur en changeant l'un des deux toutes les deux heures. Ainsi la vacation de chacun est ponctuée d'une pause ravitaillement. Sur le Vénus les équipiers testent la VHF en nous encourageant. Derrière moi Rémy donne la cadence, il respire enfin. Les premières heures sont merveilleuses, une petite houle de travers arrière, peu de vent, la côte magnifique à notre gauche, pardon à bâbord bien sûr.

Deux heures ont passées, vite. Je remonte à bord, Philippe me remplace aux côtés de Rémy (devant pour être exact !). J'ai les bras en bon état, finalement pas trop de fatigue mais je n'ai rien mangé depuis le petit déjeuner, il est 16h30, et j'ai une faim de loup. Je fais connaissance avec les talents de Denis qui m'accueille avec un sandwich " club " de sa composition que je dévore. Le kayak est déjà devant, tout va bien à bord. Tout va bien à bord ? Marc est un peu pâle, la houle s'est un peu creusée et le Vénus vogue lentement en roulant un peu. Nous plaisantons au sujet du mal de mer. Marc pâlit encore. Descendre dans le carré, devenu une sorte de sauna aux relents de gasoil qu'on aurait fixé à une balançoire, devient très risqué pour nos estomacs. Le premier malade offrira un verre aux autres...à ma grande surprise et mon grand désarroi c'est finalement moi qui régale (Je sais je sais je le doit encore !). Nous serons deux malades la première nuit et ce sera le seul incident de santé de notre aventure.

Pierre-Gilles relève Rémy, Marc relève Philippe, la nuit tombe et mon tour revient. Je dois dire qu'avec les nausées, la fatigue des jours précédents, de celui-ci, et de mon premier relais, repartir pour quatre heures de pagaies dans cette houle me semble à ce moment très pénible. Je dois faire un véritable effort de volonté pour me préparer et quitter le pont du Vénus. Au sens propre comme au figuré, je descend l'échelle à reculons. Mais la nuit est déjà là et m'attire. Et quelle expérience en effet que de ramer sur cette encre noire, sous un ciel tout aussi noir,

criblé d'étoiles. Nous convenons avec Marc de l'étoile à suivre. Nous prévoyons celle qui nous guidera dans une demie heure. Nous ramons parfois en silence, goûtant cette immensité, ce sentiment d'être si petit, si loin, si perdu et tellement responsable de notre destin.

---

Notre plaisir est de courte durée. Une heure plus tard la houle s'est encore creusée et nous avons de plus en plus de mal à garder un cap. Certaines vagues commencent à déferler. L'une d'entre elle, plus haute et plus forte, nous fait dangereusement gîter. Ouf, nous avons rétabli de concert mais nous ne regardons plus les étoiles. Nous essayons désormais de ne plus nous faire surprendre pas ces vagues d'arrière. Difficile de se retourner pour regarder derrière tout en pagayant. Le bruit nous indique les déferlantes alentours, mais nous ne pouvons pas dire si elles viennent sur nous. Nous sommes ballottés dans le noir. Le Vénus est devant à un demi mile au maximum. Nous voyons son feu. Nous pagayons assez fort pour être le plus manœuvrant possible. Nous ressemblons de plus en plus à un bouchon. Nous partons dans de brefs surfs suivis de coup de freins brutaux qui nous figent littéralement sur place. Une seconde déferlante nous balaie de tribord arrière. Cette fois on a bien failli dessaler. L'eau à couru le long du kayak par dessus les jupettes. Peut-être 50° de gîte. Nous changeons un peu de cap pour mieux subir les vagues. Le vénus nous appelle par radio : " Nous ne vous voyons plus, les creux vous cachent ou vous avez perdu le mât ". Je me retourne, en effet le mât traîne dans l'eau encore retenu par un hauban. Nous avons du le perdre lors de la dernière déferlante. Ça devient dangereux. Il faut retourner sur le Vénus pour réparer. Nous nous approchons le plus possible par bâbord. Le Vénus nous voit de nouveau grâce à nos lampes de secours. Sur le pont, au sens propre de l'étymologie marine, c'est le branle bas général. Le capitaine à ralenti pour nous attendre et ne manœuvre presque plus. Livrées à la houle, les seize tonnes du bateau montent et descendent de plus d'un mètre de façon désordonnée. Nous approchons avec prudence de cette assommoir et lançons un bout heureusement saisie par un équipier. Nous nous rapprochons encore de la coque du Vénus avec milles précautions mais la concordance d'une vague et de la descente brutale du bateau créé un mouvement si fort que le kayak est renversé sur bâbord. Malgré nos efforts nous sommes incapable de redresser. Nous voilà tous les deux à l'eau, extraits du kayak sans trop savoir comment, et cramponnés à la coque renversée. Vincent à conservé une petite vitesse pour pouvoir garder un minimum de cap et si nous lâchions le kayak nous serions vite loin. Avec ces creux et cette obscurité il serait sans doute long et difficile de nous retrouver. C'est une option que nous ne voulons pas tester. Nous arrivons tant bien que mal à progresser jusqu'à l'échelle qui monte et descend avec le navire. Attention les mains, la tête, ... Aidés par tous nous remontons sans bobo. Rémy demande un gilet de sauvetage. Comme un corsaire et quasiment le couteau entre les dents il descend à son tour dans l'eau noire pour sauver son mât en coupant les haubans qui le retiennent encore. Il remonte à bord, le kayak suivra quelques minutes après. Nous voilà tous sur le pont, assis, trempés, las et le cœur un peu lourd de ce premier écueil dans notre raid. Il ne serait pas raisonnable de repartir sans mât. Il est brisé et la réparation va être longue. La mer de plus est trop forte. Rémy prend la décision qui s'impose. Nous stoppons les relais jusqu'à demain matin. Nous organisons les quarts pour la nuit, les autres vont essayer de dormir, humides, dans des bannettes mouvantes qui nous chahutent sans fin. Il est presque 1 heure du matin.

---

Le petit matin est une merveilleuse surprise. J'émerge sur le pont et le spectacle est magnifique. Dans un ciel bleu immaculé, le soleil naissant éclaire une mer calmée. Pas une ride ne trouble la surface de l'eau. Je n'ai jamais vu cela auparavant. 360 degrés de bleu limpide que rejoignent 360 degrés de ciel pur. Un de mes plus beau petits déjeuner !

Nous descendons le kayak et Rémy et moi repartons pour le premier relais. Les Courriers de l'Espoir glissent sur cette eau limpide. C'est un vrai plaisir de pagayer. Nous faisons presque du trois nœuds sans forcer. A bord du Vénus, nos compagnons mettent de l'ordre et profite de cette matinée exceptionnelle. La visibilité est de plusieurs dizaines de kilomètres et nous laissons un peu de champ entre le kayak et le bateau accompagnateur. Nous sommes assis sur l'eau au milieu de nul part. Rien ne trouble la vue et, quand je ne parle pas (!), rien ne trouble le silence immense, seulement rythmé par le bruissement de nos pagaies. Je voudrais que ce moment dure longtemps. Je voudrais que la mer soit plus grande, que le jour soit plus long, que le relais dure jusqu'au soir. Il n'est pas question de fatigue, ni même d'effort. Est-ce vraiment parce que ces moments ont une fin qu'ils nous sont si bons ? Le relais prend fin, je

cède ma place à Philippe qui s'élance à son tour sur cette eau de rêve.

---

A bord du Vénus, le temps est à la croisière. Les activités sont variées : Crème solaire, photos, casquettes, en-cas, petit somme (sauf Denis qui turbine toujours !). Bref à cet instant c'est dur ! Au loin par tribord avant, nous assistons à un véritable bouillonnement de la mer. Des éclaboussures par milliers comme si une pluie équatoriale tombait sur l'eau. Une seconde zone à tribord est à son tour secouée de soubresauts. Nous finissons par comprendre qu'il s'agit d'une campagne de pêche des thons qui font remonter les petits poissons vers la surface pour mieux les attraper. Quelques minutes plus tard l'un des bancs de thons file sous la quille du Vénus. Penchés par dessus le garde fou, nous regardons, à un mètre ou deux de profondeur, éclairés par le soleil dans une eau cristalline, passer à toute vitesse des centaines d'obus d'argent. Un peu plus tard la visite tant attendue est annoncée par un cri. Là ! Un aileron, un dos, un autre. Par bâbord les dauphins nous rejoignent. Ils approchent du Vénus, passent dessous, nous saluent d'un saut puis replongent. Nous cherchons de tous nos yeux à deviner où ils vont réapparaître. Je n'ai pas compté le nombre de photos prises en quelques minutes, il ne vaut mieux pas. Ils repartent déjà. Reviendront-ils ? Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Quelques temps après, Philippe annonce un objet flottant non identifié à cent cinquante mètres à tribord avant du bateau. On dirait un gros sac à demi immergé. Nous décidons d'aller voir. Ce que nous prenons tout d'abord pour un signe obscène de la pollution n'est autre qu'une grande tortue de soixante dix centimètres de diamètre qui évolue tranquillement dans l'eau. Elle nous boude tout d'abord puis, trouvant probablement la circulation trop dense dans le secteur, ou peut être ayant entendu l'un de nous (je tairai son nom) demander à Denis s'il connaissait une recette de soupe de tortue, elle plonge et nous quitte doucement. Nous reprenons notre route.

Les relais se suivent sans histoire. En remontant à bord du bateau accompagnateur, les payeurs sont épuisés et heureux. Le dos et les bras sont gourds et douloureux, mais les visages sont souriants. Un bon repas les récompense. Les expériences s'échangent. Le courrier avance bien. Mon tour revient, enfin. Nous partons Marc et moi sur une mer à peine parcourue par de petites vagues de dix centimètres. Dans le soleil déclinant, nous apercevons une autre tortue. Nous dévions de notre route pour aller à sa rencontre. Nous approchons le kayak si près que nous pourrions la toucher. Le Vénus nous rejoint et nous l'observons quelques minutes. Comme la première, notre amie décide qu'il est temps de partir et plonge pour passer sous le kayak, juste entre les deux hiloires, à moins d'un mètre de profondeur. Nous nous penchons tant pour la voir que nous manquons nous retourner une fois encore. Nous reprenons notre cap au 90 et la chance nous sourit de nouveau. Un dauphin s'approche et semble plus intéressé par le kayak que par le Vénus. Il approche vers nous. Nous voyons son dos rond de loin en loin. Bientôt il est à moins de trente mètres de nous et, à peut être quinze ou vingt mètres, hop, il saute pour nous voir. Nous sommes Marc et moi émerveillés comme des enfants. Nous ne savons plus s'il faut payer ou faire le moins de bruit possible. Finalement nous l'appelons. Nous tapotons l'eau avec nos mains, nos pagaies. Nous sifflons. Nous espérons le voir surgir là, tout près de nous, d'une seconde à l'autre. Nous sommes avec lui dans son élément, seuls au milieu de la mer, comme invités dans son jardin. Il ne reviendra pas. Mais quel bonheur !

---

Le relais est terminé. Malgré notre chance outrageuse, nos compagnons nous permettent de remonter à bord. Un conseil de raid doit se réunir. Les prévisions météo pour la nuit et le lendemain ne sont pas bonnes. Un coup de tabac, force sept à huit est attendu en fin de nuit à la pointe du Cap Corse. Par un temps pareil il sera impossible de payer. Nous n'avons que deux solutions. Soit nous réparons le mat et continuons les relais de nuit jusqu'au coup de vent. Et alors nous devons terminer cette aventure sur le bateau accompagnateur. Soit nous remontons le kayak à bord et filons (à cinq nœuds) pour passer le Cap Corse au petit matin et alors nous aurons une chance de pouvoir terminer le raid à la rame. Le moral des troupes est fluctuant. Comment ne pas être déçu de devoir stopper encore une fois notre marche ? Comment ne pas être heureux de cette journée exceptionnelle que nous venons de vivre ? Philippe use alors des bonnes vieilles méthodes marines et nous prépare un punch de sa spécialité. Chacun y puise un coup de fouet. Même Pierre-Gilles qui découvre les breuvages français avec circonspection. La fatigue s'efface un peu, le moral revient. Nous faisons nos calculs dans tous les sens. Tout bien pesé, malgré nos arrêts, la route que nous avons suivie

étant bien plus longue qu'une route directe entre le continent et la Corse, nous aurons parcouru plus que cette distance en kayak. Les terres seront bien reliées à la force des bras. Nous craignons en préparant cette aventure de devoir lutter contre nous même et nos éventuelles tentations d'abandon. C'est la météo qui nous rappelle à l'ordre. Aller, il faut choisir, il nous est inimaginable de finir autrement qu'à la rame. Nous remontons le kayak et ses courriers. Denis nous prépare un festin de riz, pardon de roi Vincent nous demande de mettre un peu d'ordre et surtout de tout bien fixer sur le pont en prévision du coup de vent. C'est vite fait puisque nous d'une manière générale, si quelque chose est resté sur le pont, c'est à Marc. Denis prends le premier quart de la nuit, je l'accompagne pour nous tenir mutuellement éveillés. La nuit est tombée, tout est calme à bord. Les étoiles dansent en haut du mat. J'ai du mal à ne pas m'endormir.

---

Second matin en mer, dans le rectangle de ciel dessiné à l'entrée du carré, je vois Denis, Marc et Philippe à la barre. Je les rejoins et nous contemplons le Cap Corse à tribord. A bâbord nous laissons passer ce que nous prenons d'abord pour l'île d'Elbe mais qui est en fait l'île de Capraia. Le coup de vent n'est pas là. Il est même annoncé pour un peu plus tard dans la matinée. Mais la mer est formée et "patonne" un peu comme dit le Capitaine. Pendant le petit déjeuner Rémy et Vincent décident d'une crique où nous arrêter, le long de la côte Est du Cap Corse, pour remettre les Courriers de l'Espoir à l'eau. Notre vitesse cette nuit a été plus élevée que prévue et il nous faut temporiser un peu avant de repartir en kayak pour permettre à nos épouses de venir à Bastia et d'organiser notre arrivée. Elles ont, elles aussi, eue une courte nuit et la journée qui les attends sera longue. Parties la veille de Marseille en ferry, elles ont accosté à Ajaccio vers cinq heure du matin et sont passée au sud à la Pétréra pour déposer Maxime. Elles doivent rouler en ce moment à travers la forêt de Vizzavona pour rejoindre Bastia, presque toute la Corse en une longue diagonale sinueuse. Ensuite elles devront organiser le comité d'accueil, choisir la plage, prévenir la presse, trouver un hôtel aidées par le Rotary, et tout cela sans savoir exactement à quelle heures nous arriverons. Pire, nous ne devons arriver que le lendemain et elles ne le savent pas encore.

Nous contourons le Cap Corse à la voile. Le temps d'arriver, il est plus de onze heures. Nous jetons l'ancre et mettons les deux kayaks et les hommes à l'eau pour un bain général. Délassés, reposés, rassasiés, nous repartons pour ce qui devrait être notre dernières lignes droites. Nous avons décidé de suivre le même processus de relève que d'habitude en raccourcissant le rythme à deux heures. Notre objectif commun et calculé est d'offrir à Philippe et Rémy l'arrivée en kayak. Philippe fera donc le premier demi relais avec moi. Nous repartons, cap au sud cette fois. C'est le moment que choisi le vent pour forcer un peu. Un clapot se forme et nous progressons moins vite que les jours précédents. Malgré une douleur au bras gauche du à une tendinite, (j'ai d'ailleurs depuis deux jours la même douleur au bras droit qui ressemble à une batte de base-ball, tout ça parce que les pagaies de kayak sont bizarrement conçues, avec les pelles non pas dans le même alignement, mais décalées de 45°. Je ne suis toujours pas convaincu...), Philippe veut finir en beauté. Il ne nous reste que deux heures chacun et il a décidé de tout donner. J'adhère à l'idée de vider nos forces dans un dernier sprint. Avec cette mer c'est comme d'essayer de courir dans une forêt équatoriale. Il nous faut ouvrir la route contre les vagues et le vent. Il rythme derrière moi notre progression par des "han" de bûcheron. Nous encourage de la voix et des pagaies. Je l'ai dit plus haut : Un vrai moteur. Parfois sur une vague le kayak se soulève jusqu'à la hauteur du premier hiloire. Ce n'ai plus un transport de courrier, c'est un combat sportif. Le vent forçit encore, le clapot aussi. Au relais, Marc me rejoint et nous subissons de plus en plus de risées. Le vent descend de la montagne par tribord et entraîne nos pagaies avec force à chaque nage. Nous sommes obligés de compenser vivement pour ne pas verser à bâbord. La progression est lente et difficile. Le vent, les embruns, les vagues nous secouent et nous freinent. Au relais suivant, Pierre-Gilles prend ma place. Le Vénus devance les Courriers de l'Espoir d'une centaine de mètres. Le vent forçit toujours. Soudain, dans l'axe exact d'une vallée, comme d'un véritable toboggan, le vent renverse le Vénus qui, pourtant sans toile, gîte d'un coup de 30°. La mer est blanche autour de nous. Nous sommes tous cramponnés à bord. Par radio nous demandons au kayak de s'arrêter immédiatement avant le toboggan. Impossible de passer. Le coup de vent annoncé, et que nous souhaitions éviter cette nuit, est sur nous. Nous voilà forcés de remonter le kayak à bord. La manœuvre est difficile et nous prend quelques minutes. Cap sur le port de Bastia. Nous ne sommes pas les seuls à regagner l'abri. Les bateaux ont déserté le secteur. A bord le moral est à zéro. Nous accostons. Personne ne parle, personne ne bouge. On attend. Quoi ? Une

hypothétique chance de repartir. De se réveiller du cauchemar. C'est trop bête. Plus d'une heure passe dans l'incertitude. Nous écoutons la météo marine et scrutons le ciel à l'affût de la moindre accalmie qui nous permettrait de repartir. A cet instant nous ressentons sur nos épaules toute la fatigue des jours précédents. Et puis, il semblerait que le vent tombe. Oui ça y est. Vers 18 heures le vent est suffisamment tombé pour que nous repartions. Ca réveille tout le monde. Le Vénus appareille de nouveau. Philippe et Rémy enfilent leur jupette en un instant. Les Courriers de l'Espoir sont repartis. A la sortie du port de commerce de Bastia, le kayak croise un ferry grand comme une montagne. Nous approchons au rythme des forces retrouvées des deux pagayeurs. Bientôt la plage est en vue. Attentif à ne pas se " beacher ", Vincent jette l'ancre à trois cents mètres du bord. Pour partager cette arrivée tous ensemble, Denis, Marc, Pierre-Gilles et moi plongeons et nageons en escortant le kayak. Sur la plage nous laissons s'exprimer notre joie. Isabelle, Ben et des amis nous accueillent. La presse nous mitraille (ça fait drôle !). Nous sommes pressés de questions et pressés d'y répondre. Ce soir un grand dîner est organisé à l'hôtel avec le Rotary-club de Bastia sud.

---

Voilà, les Courriers de l'Espoir 2000 ont traversé la méditerranée. Demain matin nous les signerons tous. Le 31 ils seront officiellement oblitérés par la poste, avec notre cachet à date spécialement dessiné pour cette opération. Le bureau de poste temporaire sera installé à l'aéroport de Poretta (Borgo) d'où partait 56 ans plus tôt Antoine de Saint Exupéry pour son dernier vol. Ils rejoindront par la voix " normale " leur destinataire, témoignant ainsi de la générosité des donateurs. La somme de ces dons sera confiée dans quelques semaines aux responsables de l'accueil des enfants leucémiques de l'hôpital Debré à Paris. Je souhaite qu'en utilisant cet argent, ils apportent aux enfants autant de joie et d'espoir que j'en ai moi même vécu au cours de cette belle aventure.

